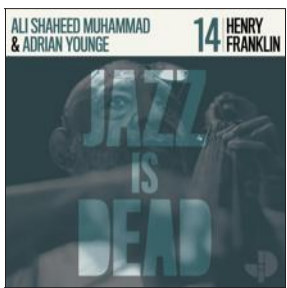


JAZZ

Henry Franklin



Jazz Is Dead 14. (Jazz Is Dead)

À l'initiative des producteurs Adrian Younge et Ali Shaheed Muhammad (cofondateur du groupe rap A Tribe Called Quest), Jazz Is Dead est à la fois un concept et un label discographique. Derrière son intitulé trompeur (« le jazz est mort »), le projet consiste à inviter un casting différent sur chaque album. Pour ce 14^e chapitre, les producteurs se braquent sur le fabuleux contrebassiste Henry Franklin. À ses côtés, on se bouscule au portillon : Jeff Parker à la guitare, le batteur Jonathan Pincus, des cuivres, des percussions : le tempo s'enflamme sur *Feedback* et s'apaise sur *Café Negro*. On se laisse happer par ce collectif miraculeux qui démontre, preuves à l'appui, que le jazz n'a jamais été aussi vivant.

JAZZ RAP

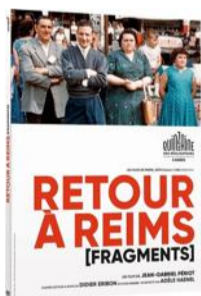
Cédric Hanriot



Time Is Color. (Morphosis Art)

Efficace, curieux et inventif, le trio que forme le pianiste Cédric Hanriot avec Bertrand Beruand (basse) et Elie Martin Charrière (batterie) délivre un jazz fusion radicalement moderne, spontané et surprenant. Pas étonnant donc de retrouver ces instrumentistes passionnés et passionnants flâner du côté des musiques urbaines. Le rappeur Days vient poser sa voix grave sur une trame sonore en mouvement perpétuel. Un groove maîtrisé qui n'empêche nullement Cédric Hanriot d'ouvrir la porte à l'improvisation. La seule reprise au menu, *Come As You Are* de Nirvana couplé avec *Teardrop* de Massive Attack, renvoie par ailleurs le trio à des influences plus rock témoignant d'un goût délibéré pour l'énergie, sans négliger la subtilité.

Mémoire



Retour à Reims (Fragments). (jour2fête)

Documentariste engagé, Jean-Gabriel Périot s'est imposé en véritable orfèvre des archives et il le prouve largement avec son quatrième long-métrage qui s'appuie sur l'essai autobiographique (2009) du philosophe Didier Eribon avec Adèle Haenel pour narratrice. À partir de reportages, de films de fiction ou de cinéma militant, le cinéaste dissèque l'histoire intime et politique de la classe ouvrière française depuis les années trente jusqu'au début du 21^e siècle. Les passages sélectionnés par Périot sont essentiellement consacrés à la mère et à la grand-mère d'Eribon. Un travail remarquable sur la mémoire ouvrière.

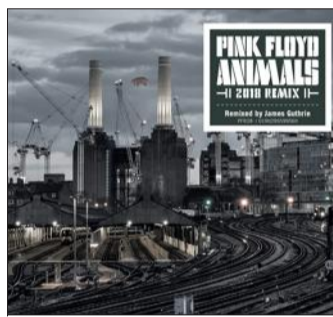
TTA-LO1 11

ROCK

Pink Floyd, la griffe animale

En 1977, Pink Floyd montait le son et délivrait son album le plus rock. Fort d'un visuel rafraîchi mais sans le moindre inédit à se mettre sous la dent, « *Animals* » fait l'objet de rééditions en plusieurs formats 45 ans plus tard.

Il y a eu comme un vent de révolte en 1977, année punk. Dès le mois de janvier avec *Animals*, Pink Floyd qu'on n'attend pas sur ce terrain, ouvre la cage aux décibels. Entre deux plages atmosphériques, se déploient cris, hurlements et la guitare de David Gilmour a rarement sonné avec autant d'agressivité.



Animals 2018 Remix. (Pink Floyd Records)

Certes, Pink Floyd reste Pink Floyd, groupe monumental de rock à tendance chic et choc, qui boucle avec *Animals* une trilogie de chefs-d'œuvre (*Dark Side Of The Moon* en 1973 puis *Wish You Were Here* en 1975) avant d'enfoncer le clou sur *The Wall* en 1979. L'on passe d'un sommet à l'autre et pourtant, *Animals* est toujours resté un peu à part dans le déroulé discographique du Floyd.

Bestialité

Concept imaginé par Roger Waters, l'album débute et s'achève par une courte ballade acoustique plutôt calme, *Pigs On The Wing*. Les trois autres morceaux dépassent tous les dix minutes, s'interdisant ainsi toute promotion radio, autour d'une thématique révélant la bestialité de certains comportements humains.

Dogs, d'une férocité canine, cible les bourgeois et autres riches hommes d'affaires. *Pigs*, qui désigne les cochons, s'attaque aux autocrates et aux politiciens corrompus. Enfin, *Sheep*, le mouton, décrit le citoyen soumis, victime de ses croyances. Ce manifeste rock progressif s'accompagne d'une pochette dont la conception



Pink Floyd à Londres en 1977. Photos Aubrey POWELL

a défrayé la chronique : le cochon gonflé à l'hélium fixé aux chemises de la centrale électrique de Battersea, s'étant envolé dans le ciel de Londres à l'occasion de la séance photo, et semant l'incrédulité jusqu'à l'aéroport d'Heathrow.

Pour cette réédition 2022, pas de galette rose comme à l'origine. Mais plusieurs formats et remixes sont proposés entre vinyle, CD et Blu-ray, mais sans inédit ni la moindre version live du répertoire joué à l'époque.

De fait, les titres d'*Animals* seront parmi les moins joués sur scène par le Floyd. Il faut cependant mentionner que, lors du concert de Pink Floyd à Colmar en juin 1974, le public alsacien avait eu la primeur d'entendre *Sheep* sous le titre *Raving and Drooling*, bien avant la version définitive qui figure sur *Animals*. Album qui reste un must prog-rock hautement recommandable, même en 2022 et sans bonus.

Thierry BOILLLOT

AMERICANA

Drive-By Truckers

À chaque nouvelle livraison, Drive-By Truckers réalise un genre d'exploit : remettre ce bon vieux rock américain sur les rails. Sans lassitude aucune. Car le son des guitares crépite comme si les « briseurs de cœur » de Tom Petty dansaient avec le « cheval fou » de Neil Young.

Le groupe d'Athens (Georgie) s'inscrit idéalement dans la longue mythologie de l'americana, là où se mélangent rock, folk, country, blues et même un peu de pop si l'on tient compte des effluves mélodiques qui parfument l'atmosphère.

Avec ce 14^e album en un quart de siècle d'activité, Drive-By Truckers ouvre sa boîte à souvenirs. Le groupe a débuté sur la scène du sulfureux Club XIII à Muscle Shoals (Alabama) à une époque où il n'y était pas forcément le bienvenu selon le chanteur Patterson Hood.

Depuis, Drive-By Truckers chronique l'Amérique disque après dis-



Welcome 2 Club XIII. (ATO Records)

que. Pour autant, *Welcome 2 Club XIII* rompt avec le discours militant des albums précédents. Comme si le groupe avait voulu poser un regard nostalgique sur cette jeunesse bercée par une énergie rock qui ne l'a jamais quitté. La flamme brûle toujours, mais la mélancolie s'accroche aussi aux cordes des guitares jusqu'au final émouvant de *Wilder Days*. Conclusion parfaite d'un nouveau grand disque signé Drive-By Truckers.

T.B.

POP-ROCK

Sarah Olivier

Après *Pink Galina* en 2013 (coup de cœur de l'Académie Charles Cros) et *Suck My Toe* il y a deux ans, le troisième album de la chanteuse française Sarah Olivier s'ouvre sur un lent crescendo, *Give Me Your Beauty*, où résonnent les échos baroques de Nina Hagen et de Kate Bush, un synthé fantomatique, une batterie obsédante, des cordes rugueuses, un saxo free... La barre est placée haut, au départ de ce *Vortex* effectivement tourbillonnant. Passée par le théâtre, la danse, les spectacles de marionnette, la fille du peintre Olivier O. Olivier (membre du groupe Panique, aux côtés de Topor, Arrabal, Jodorowsky) change de langue, de style et d'octave avec maestria, et toujours la même passion. L'anglais se retrouve sur les titres les plus rock, souvent sous influence post-punk, avec des parties de guitares géniales, inspirées de Cocteau Twins. Les trépidants *Rose Garden* et *Special* ressuscitent Siouxsie and The Banshees, l'épi-



Vortex (Vita Musique/Absilone)

que *Rock Star* a tout d'un tube (une prophétie autoréalisatrice ?). En français, les textes ne convainquent pas toujours, mais les compositions et l'interprétation restent impressionnantes, que ce soit sur le lyrique *Déconstruction*, l'aérien *Les grands lacs*, le doux *Mélancolie* (avec son sifflement rappelant Goldfrapp), l'élégiaque et gymnopédique *Vortex*. Seul *Menace*, saynète féministe plus parlée que chantée, semble un peu incongru au milieu de tout ça.

O.Br.

MUSIQUE CLASSIQUE

Frédéric Chatoux & Lutxi Nesprias



Paris + Europe. (NoMadMusic)

Un autre Paris s'éveille au son de la flûte de Frédéric Chatoux et du piano de Lutxi Nesprias. Un Paris européen de par le répertoire ici présenté. La ville lumière goûte aux plaisirs de la *Danse Espagnole* de Manuel de Falla avant de plonger dans la rêverie du *Prélude à l'après-midi d'un faune* de Debussy. Puis, le flûtiste marseillais s'approprie une *Sonate pour violon* de Mozart avec une parfaite élégance. Le duo s'envole sur une splendide *Fantaisie* de Gaubert suivie de la *Flûte Sonata* de Poulenc, avant de s'inviter pour quelques *Danses roumaines* chez Bartók. Enescu et Bellini concluent ce programme divinement interprété par un tandem en état de grâce.

BLUES ROCK

Lee O'Neil Blues Gang



This Is Us... (LBG)

Au bout de dix ans de complicité musicale, Lionel Wernert et Gipsy Bacuet bouclent le deuxième album du bouillonnant Lee O'Neil Blues Gang. Lui, guitariste au toucher caniculaire. Elle, chanteuse aux intonations soul. Avec ces 14 titres composés par Lionel et coécrits avec Neal Walden Black et Leadfoot Rivet, le gang lorrain ne lorgne pas seulement du côté rock du blues.

L'on sent ça et là pointer une touche de mélancolie, comme sur le touchant refrain de *As If It Was Enough*. Mais les démons du rythme ne sont jamais loin lorsqu'il s'agit de secouer le cocotier vintage sur *Boogie Woogie Broke Down Love*. Et que dire du swing jazzy de *Let The Good Time Roll* rehaussé d'un duo avec Leadfoot et d'un solo de Fred Chapellier. Tout de bon !

DVD : NOTRE SÉLECTION

Chemins



Les passagers de la nuit. (Pyramide)

Quittée par son mari, Élisabeth doit assurer le quotidien de ses deux adolescents Judith et Matthias. Elle trouve un emploi dans une émission de radio de nuit, où elle croise Talulah, jeune fille désœuvrée qu'elle prend sous son aile. Talulah découvre la chaleur d'un foyer et Matthias la possibilité d'un premier amour, tandis qu'Élisabeth réinvente son chemin. Mikhaël Hers ouvre son film au soir du 10 mai 1981 et inscrit son histoire dans une décennie à l'ambiance particulière. Avec Charlotte Gainsbourg et Noé Abita en petit oiseau punk, une évocation, tout en finesse et en non-dits, de la société française des années 80...

Rebelle



The Duke. (Pathé)

Kempton Bunton est un brave type doublé... d'un rebelle. Une sorte de Robin des Bois qui bataille à Newcastle, dans l'Angleterre des années 60, avec l'administration britannique parce qu'il a décidé de ne pas payer la redevance télé... Un jour, une idée rocambolesque traverse son esprit. Dérober à la fameuse National Gallery de Londres, un tableau de Goya représentant Wellington. La police est sur les dents et songe à un gang international. Avec les excellents Jim Broadbent et Helen Mirren, le cinéaste Roger Michell brosse une savoureuse comédie « so british » autour d'un personnage qui, par sa verve et son humour, emporte l'adhésion de tous.

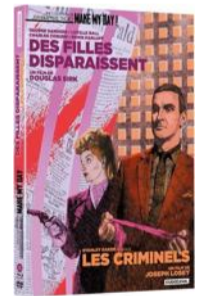
Réfugiés



Limbo. (L'Atelier d'images)

Sur une petite île de pêcheurs en Écosse, un groupe de demandeurs d'asile attendent de connaître leur sort. Tous s'accrochent à la promesse d'une vie meilleure. Jeune musicien syrien, Omar ne lâche jamais son oud, l'instrument légué par son grand-père. Mêlant la loufoquerie et l'émotion, la finesse et la poésie, Ben Sharrock (qui a vécu un an en Syrie et travaillé pour une ONG s'occupant de réfugiés) signe une œuvre poignante à l'esthétique proche d'un Loach ou d'un Frears, sur un jeune réfugié quasiment dépressif (Amir El-Masry remarquable) qui va lentement, à travers la musique, se mettre sur le chemin de la liberté. Irrésistible !

Thrillers



Des filles disparaissent + Les criminels. (Studiocanal)

Dans la collection "Make my day", Jean-Baptiste Thoret propose deux perles rares du thriller. "Les criminels" (1960) de Joseph Losey est une plongée violente dans l'univers carcéral autour de Johnny Bannon (Stanley Baker), un petit caïd local... "Des filles disparaissent" (1947) de Douglas Sirk est l'unique thriller du grand maître du mélodrame hollywoodien. A Londres, un tueur en série opère grâce à des petites annonces dans la presse. Scotland Yard engage une alerte danseuse américaine (Lucille Ball) pour servir d'appât. Un film noir (et malicieux !) qui installe une forte atmosphère noire.